

Déclin

Andrew Potter

Déclin

Réflexions sur le déclin

Traduit de l'anglais par Nicolas Calvé



Originellement publié en anglais par Biblioasis sous le titre *On Decline*
© Andrew Potter, 2021

Révision linguistique et correction d'épreuves : Noémie Thibodeau
Mise en pages : Édiscript enr.
Conception de la couverture : Luc Gervais
Photographie de l'auteur : Bruno Schlumberger
Traduction : Nicolas Calvé

Dépôt légal : 3^e trimestre 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2022
ISBN 978-2-924910-21-4

Table des matières

Avant-propos à l'édition en français.....	13
Introduction	
Bienvenue au « jackpot »	29
Chapitre 1	
Du progrès.....	51
Chapitre 2	
De la stagnation	69
Chapitre 3	
De la politique.....	91
Chapitre 4	
De la raison	127
Chapitre 5	
De la pandémie.....	143
Conclusion	
Du déclin	169
Remerciements	191

Pour Liz, qui me donne de l'espoir

Je ne dis pas que David Bowie
veille à la cohésion de l'Univers,
mais... [fait des gestes amples
dans toutes les directions].

Katie Loewy, via Twitter
(@sweetestcyanide)

«Tu es trop jeune pour t'en sou-
venir, mais jusqu'à mes trente
ans, on pensait vraiment qu'une
guerre nucléaire se déclencherait
un jour. Puis plus tard, tout ça est
devenu irréel. Mais ce qui était
irréel, en fait, c'était de croire que
nous nous en étions tirés.»

William Gibson, *Agency*

Introduction

Bienvenue au «jackpot»

Le 8 janvier 2016, David Bowie s'offrait un cadeau d'anniversaire, *Blackstar*, nouvel album fort singulier où il fait un clin d'œil à sa période berlinoise de la fin des années 1970. La pièce-titre, qui dure dix bonnes minutes, amalgame chant grégorien, jazz mâtiné de *soul* et *electronica*. Œuvre résolument sombre, *Blackstar* regorge de chansons aux propos sibyllins sur le mysticisme et la mort. La critique était conquise. Il s'avérerait que ce cadeau d'anniversaire était aussi son cadeau d'adieu au monde : deux jours plus tard, Bowie mourait d'un cancer du foie. L'année commençait mal – et on n'avait encore rien vu.

Comme l'a noté l'autrice d'un *tweet* viral d'une troublante lucidité, on aurait dit que Bowie avait été une force extraterrestre veillant à la cohésion de l'Univers. Au lendemain de sa mort, les choses ont commencé à se détériorer à presque tous les égards. En Syrie, où la guerre civile faisait rage depuis six

ans, le vent a tourné quand les forces gouvernementales soutenues par la Russie ont largué d'horribles bombes barils pour s'emparer du bastion rebelle d'Alep. En raison du réchauffement planétaire, 2016 a été l'année la plus chaude jamais enregistrée. Des ouragans ont ravagé les côtes du golfe du Mexique, et le virus Zika a atteint le statut de menace mondiale, touchant notamment les femmes enceintes. Des attentats terroristes ont frappé Bruxelles, Nice et une boîte de nuit d'Orlando. En juin, le Royaume-Uni a plongé le monde dans la stupeur en choisissant de quitter l'Union européenne; le Brexit aurait sans doute été l'événement politique le plus important de l'année s'il n'avait pas été éclipsé, en novembre, par l'élection de Donald Trump comme président des États-Unis.

Au milieu de tout cela se sont succédé les décès d'un nombre affligeant de célébrités: Bowie a été suivi dans l'inconnu par Alan Rickman, Mohamed Ali, Carrie Fisher, Leonard Cohen et, la veille de Noël, George Michael. De toutes ces morts, la plus éprouvante aura été celle de Prince, probablement la seule personne qui aurait été en mesure de talonner Bowie pour le titre de musicien le plus important des 50 dernières années.

Ainsi, une logique semblait s'être mise en branle: ordre mondial stable qui s'effondre sur fond de nouvelles manœuvres des grandes puissances, repli populiste et déclin des démocraties établies, le tout alimenté

par les «infox¹» et les manipulations de la Russie, les attentats terroristes en Europe et les fusillades en Amérique, en plus de l'imminence d'une catastrophe écologique. En arrière-plan, battant la mesure tel le tambour d'une marche funèbre, le rythme régulier des décès de célébrités nous rappelait que l'ancien monde, si familier, était en voie d'être remplacé par quelque chose de nouveau et d'indéterminé.

En décembre, dans leurs bilans de fin d'année, la plupart des journaux ont qualifié 2016 de «pire année de tous les temps²». Et pourtant, chaque année qui a suivi depuis a laissé la même impression, au point où le fait d'affirmer que l'année actuelle est pire que la précédente est devenu une sorte de cliché des médias sociaux.

Il est difficile de savoir à quel point ce sentiment découle de l'incessant déclenchement, par les médias sociaux, du phénomène bien connu de l'«heuristique de disponibilité», raccourci cognitif par lequel une personne fonde un jugement ou un raisonnement sur les exemples qui lui viennent le plus aisément à l'esprit. Les médias sociaux sont empreints de pessimisme et de morosité (le néologisme anglais *doomscrolling*³, qui désigne l'habitude

1. Information mensongère ou délibérément biaisée.

2. Charles Nevin, «2016: Worst. Year. Ever?», *The New York Times*, 28 décembre 2016. <www.nytimes.com/2016/12/28/opinion/2016-worst-year-ever.html>. Page consultée le 31 mai 2022.

3. N.D.T. *Doomscrolling* est formé des mots anglais «*doom*» (ruine, perte, échec) et «*scrolling*» (défilement compulsif). Source: Termium Plus.

morbide de faire défiler les mauvaises nouvelles sur son fil d'actualité, a d'ailleurs volé la vedette en 2020⁴).

Dans ces circonstances, comment ne pas avoir l'impression que le monde va de mal en pis ? Vous aimeriez vous sentir mieux ? Éteignez votre téléphone portable un moment, sortez prendre l'air, faites de l'exercice, jouez avec vos enfants.

De plus, même si les choses vont vraiment mal, la situation actuelle ne traduit pas nécessairement le portrait d'ensemble. En prenant un pas de recul pour observer le temps long, on constate que le monde vit des épisodes de rupture tous les dix ans environ, presque sans exception, et ce, depuis un bon moment déjà. En Europe et en Amérique du Nord, les années 1914-1918, 1929-1933 et 1939-1945 ont toutes été suivies par deux décennies de croissance et de stabilité relative. Mais si l'on jette un coup d'œil aux années 1968, 1979, 1989, 2001 et 2008-2009, on constate qu'un cycle décennal de perturbations et d'instabilité semble être la norme, et non l'exception. Comment interpréter une telle constante ? Le pessimiste dira : « Voyez combien nos systèmes sont fragiles ! » L'optimiste lui rétorquera : « Non, voyez plutôt combien ils sont robustes ! » Alors si éteindre son téléphone reste une bonne idée, sachez surtout qu'il n'y a pas vraiment de quoi s'inquiéter.

4. Angela Watercutter, « Doomscrolling is Slowly Eroding Your Mental Health », *Wired*, 25 juin 2020. <[wired.com/story/stop-doomscrolling/](https://www.wired.com/story/stop-doomscrolling/)>. Page consultée le 31 mai 2022.

Quoi qu'on en dise, on ne peut sérieusement prétendre être surpris du déroulement de l'année 2020. Un exercice élémentaire de raisonnement par induction («chaque année est pire que la précédente»), combiné à une interprétation judicieuse de la règle des dix ans, aurait dû amener quiconque à conclure que, peu importe à quel point les choses allaient mal à la fin de l'année 2019, elles ne pouvaient aller qu'en s'aggravant.

Et c'est précisément ce qu'elles ont fait, sans perdre de temps. Le 3 janvier, dans une attaque de drone menée à proximité de Bagdad, les États-Unis ont assassiné Ghassem Soleimani, commandant de la force Al-Qods, unité iranienne affectée aux opérations spéciales et au renseignement. Cinq jours plus tard, alors que la tension était à son comble, la défense antiaérienne iranienne abattait un avion de la compagnie Ukraine International Airlines peu après son décollage de Téhéran, tuant 176 civils, dont plus de la moitié étaient des Canadiens ou avaient des liens avec le Canada. Pendant un certain temps, la guerre fut sérieusement considérée comme une possibilité.

Au même moment, des pans entier de l'Australie étaient ravagés par les pires feux de forêt de l'histoire de ce pays. Des nuées de criquets envahissaient l'Afrique de l'Est, un volcan entraînait en éruption aux Philippines, la vedette de basketball Kobe Bryant perdait la vie dans un écrasement d'hélicoptère, et le procès en destitution du président Trump piétinait,

en amont de sa conclusion prévisible. Au Canada, les chefs héréditaires de la nation Wet'suwet'en de Colombie-Britannique dénonçaient le projet de construction d'un gazoduc sur une partie de leur territoire traditionnel. Par solidarité, brandissant le mot-clic #shutdowncanada (« fermons le Canada »), des manifestants bloquaient des centres-villes, des routes et des chemins de fer un peu partout au pays.

Il faut garder à l'esprit que tous ces événements ont eu lieu *avant la fin du mois de février*. La vague rumeur d'une inquiétante nouvelle maladie venue de Chine bruissait alors à l'arrière-plan, à peine audible.

Au début, c'était une manchette parmi tant d'autres, quelques phrases défilant au bas de l'écran avant d'être englouties dans le flot des informations en continu. Or, quand ont émergé les images de deux nouveaux hôpitaux construits en toute hâte à Wuhan, épicentre de l'éclosion, les gens ont commencé à prêter l'oreille. Le gouvernement chinois venait de décréter un confinement dans l'ensemble de la province du Hubei, qui compte 60 millions d'habitants. À ce moment, toutefois, la contagion, causée par ce que les experts appelaient alors un « nouveau coronavirus », s'était déjà propagée à d'autres pays. Le nord de l'Italie serait bientôt placé en confinement, et tout espoir de voir la maladie s'estomper comme l'avaient fait le SRAS et le MERS s'évanouirait au début du mois de mars, quand seraient diffusées les photos-satellites de fosses

communes en train d'être creusées pour enterrer les morts du coronavirus à Qom, en Iran. Le 11 mars 2020, alors que la Corée du Sud et le Japon enregistraient une forte augmentation des cas, l'Organisation mondiale de la santé déclarait une pandémie mondiale.

Là encore, nul ne peut prétendre avoir été surpris. Non seulement en ce qui concerne la pandémie (sachant que de nombreuses personnes sérieuses, dont Bill Gates, émettaient des mises en garde en ce sens depuis des années), mais, plus globalement, qui pourrait sincèrement affirmer avoir été pris au dépourvu par la situation dystopique dans laquelle le monde venait de basculer ?

Il est temps d'admettre que nous sommes en plein déclin.

Tout *thriller* apocalyptique qui se respecte s'ouvre sur une scène où l'on voit le héros se préparer pour le travail, servir le petit-déjeuner à ses enfants, s'occuper du chien qui a vomi dans le salon et composer avec d'autres petits tracas de la vie quotidienne. En arrière-fond, à la télé ou à la radio, le bulletin d'information débite ses banalités habituelles sur la petite criminalité, la circulation et la météo locales, au milieu desquelles quelques œufs de Pâques ont été lancés : menaces de recours à l'arme nucléaire par un dictateur vaniteux du tiers-monde qui joue

les durs; phénomènes météorologiques bizarres en Europe; singes alcooliques attaquant des touristes en Inde; amusante histoire d'un couple du Midwest qui jure avoir observé un vaisseau spatial extraterrestre en train de recueillir des échantillons dans le champ situé derrière leur maison...

Ces scènes remplissent une fonction narrative importante en mettant en place les rapports familiaux, amicaux ou autres qui permettent d'établir un lien émotionnel avec les spectateurs. Mais elles préfigurent aussi la crise à venir, tout en montrant clairement que ses signes avant-coureurs sont passés inaperçus ou ont vite été oubliés, perdus dans le bruit incessant de l'info en continu et la question de savoir si le préposé à l'entretien de la piscine vient aujourd'hui ou demain, ou si Charlotte ou Gabriel a du soccer ou du piano après l'école.

C'est pourquoi ces films mettent toujours en scène un scientifique ou un chercheur solitaire qui est pleinement conscient de la gravité de la situation, mais que personne n'écoute, le jugeant fou ou complotiste. Ce personnage a pour rôle de flatter le public (qui sait lui aussi ce qui s'en vient) et de le mettre en garde: il existe des motifs (humains, naturels, cosmiques) que la plupart d'entre nous sont trop occupés pour remarquer. Et notre ignorance comme notre indifférence nous font courir à notre perte.

La difficulté consiste à savoir distinguer les faux prophètes des esprits vraiment lucides. Bill Gates

s'est dignement abstenu de crier sur tous les toits : « Je vous l'avais bien dit ! », tandis que, aussi tardivement que le 23 janvier 2020, Theresa Tam, administratrice en chef de l'Agence de la santé publique du Canada, cherchant à rassurer ses concitoyens, a publiquement déclaré que « le risque d'éclosion rest[ait] faible », même si, la semaine précédente, les forces armées avaient averti le ministre de la Défense de la menace du coronavirus. Le cabinet fédéral ne s'est pas réuni pour discuter de la COVID-19 avant le 27 janvier, alors que le virus se propageait déjà par-delà les frontières de la Chine.

Tôt ou tard, le Canada et de nombreux autres pays occidentaux devront rendre des comptes sur leur réponse léthargique et inefficace au coronavirus dans les premières semaines et les premiers mois de la pandémie. Une partie de l'explication réside fort probablement dans les difficultés qu'ils ont éprouvées à distinguer le signal du bruit. Il s'agit là d'un défi notoire de la collecte de renseignements, qu'on soit à l'affût de signes laissant présager un attentat terroriste ou de données permettant de pronostiquer une pandémie. Rappelons que, dans la foulée du 11 Septembre, des légions d'analystes du renseignement du dimanche se sont empressées de souligner qu'il y avait des signes clairs d'une attaque terroriste imminente sur le territoire des États-Unis. Après coup, il est facile de remonter le temps et de sélectionner des signaux qu'on a d'abord ignorés, mais un tel exercice implique de faire fi de

milliers d'autres informations qui, avec le recul, se révèlent n'avoir été que du bruit.

Puis vient Donald Trump. Dès l'instant où il a sidéré le monde en remportant l'élection présidentielle américaine de 2016, il a dominé l'actualité avec sa façon brutale de gouverner le pays, utilisant Twitter comme d'autres se servent d'un lance-grenades. Les premiers bulletins de nouvelles du jour rapportaient généralement quelque *tweet* désinvolte et insensé du président, souvent publié au beau milieu de la nuit pendant qu'il regardait Fox News. La journée se poursuivait avec un torrent de publications sur les médias sociaux qui finissait inévitablement par submerger le cycle de l'information.

Comme en fait foi le même ironique «*but her emails*» («et ses courriels?»), la situation aurait été très différente si Hillary Clinton avait gagné. L'atmosphère aurait été beaucoup moins délirante, même si de nombreux opposants à Trump éprouvaient une satisfaction évidente en s'emportant chaque fois que le président jouait au golf, couvrait d'éloges un groupe raciste, insultait une veuve de guerre ou oubliait que les Portoricains sont des citoyens américains. C'est avec un malin plaisir qu'ils tenaient le compte de ses mensonges, de ses journées passées au golf de Mar-a-Lago ou des membres de son administration qui contractaient la COVID-19. Il est indéniable que la présidence de Trump a été catastrophique pour les États-Unis comme pour le reste du monde.

Il faut cependant se demander si cette obsession de chaque instant pour les insanités de Trump n'a pas détourné notre attention des tendances plus générales qui influent sur la civilisation, tendances dont ce président n'était au mieux qu'un symptôme.

Au fond, chaque année qui s'est écoulée depuis 2016 présentait les mêmes caractéristiques générales : d'importants facteurs de stress géopolitique combinés à un cocktail de fusillades, d'attentats terroristes, de catastrophes naturelles, d'appréhensions technologiques et de décès de célébrités. On ne saurait attribuer à Trump la responsabilité de tous ces maux. Chacune de ces années a été décrite comme étant «la pire de tous les temps». Cette impression de déclin inéluctable est si profonde qu'elle a donné naissance à une forme inédite de commentaire culturel, fondée sur le sentiment désagréable que rien de tout cela n'est vraiment réel. Ainsi, nous existerions dans une sorte d'univers parallèle, un «bizarrovers», un «fragment» temporel ou une réalité alternative où nous serions les dindons de la farce, les jouets d'une intelligence extraterrestre. Encouragés par Elon Musk, espèce de Falstaff poteux de la Silicon Valley, des savants ont même tenté, avec plus ou moins de sérieux, de déterminer si nous vivons en fait dans une simulation⁵.

5. Mike Wall, «We're Probably Living in a Simulation, Elon Musk Says», *Space.com*, 7 septembre 2018. <space.com/41749-elon-musk-living-in-simulation-rogan-podcast.html>. Page consultée le 31 mai 2022.

Nous ne vivons (probablement) pas dans une simulation, bien qu'il serait réconfortant que ce soit le cas. La vérité, aussi dérangement soit-elle, est que nous sommes devenus les personnages inconscients d'un *thriller* apocalyptique : nous sommes tellement occupés à nous soucier de reconduire les enfants à leur entraînement de soccer ou de ce que nous ferons pour souper que nous en perdons toute vue d'ensemble.

Un des principaux traits distinctifs de l'époque actuelle est que tout semble mal aller en même temps.

L'obsession pour Donald Trump était une distraction incessante. Tout au long de son mandat, ce président a été un catalyseur et un foyer de la guerre culturelle qui consume la vie politique aux États-Unis – et qui s'étend désormais à d'autres pays occidentaux. Or, pendant qu'on débattait de la liberté d'expression utilisée comme arme, de l'usage des pronoms, du sort à réserver aux statues d'hommes blancs d'avant-hier et des bienfaits (ou de l'existence) de la culture de l'annulation, le *thriller* apocalyptique, lui, poursuivait son cours. Contrairement à ce qui se passe au cinéma, où un événement majeur vient tirer l'humanité de sa torpeur, notre apocalypse se déroule au ralenti, long déclin implacable où ne survient jamais d'événement majeur. Et

ce déclin est lui-même masqué par ce qui ressemble à un progrès : comment les choses pourraient-elles empirer alors qu'une nouvelle saison de *The Mandalorian* vient d'être mise en ligne, qu'on se fait livrer des *cheeseburgers hipsters* par UberEats ou qu'on peut tuer le temps sur TikTok ?

Or, tout ne tourne pas rond sous le pont du navire de plaisance technoconsumentiste occidental. Les fondements économiques, politiques, démographiques, environnementaux et culturels de notre civilisation sont tous soumis à un stress considérable, et notre bon vieux système de protection (le mécanisme essentiellement rationnel de résolution de problème et de prise de décision) est en crise.

Parmi les principes élémentaires qui guident notre société figure la notion de croissance économique soutenue. Or, il est de plus en plus manifeste que nous sommes enlisés dans ce que certains économistes qualifient de « stagnation séculaire⁶ ». Ayant épuisé les énormes gains générés par la révolution industrielle, nous traversons une longue période de croissance lente, et la manière de nous en sortir nous échappe.

Sur le plan politique, notre foi de longue date dans les vertus de la démocratie libérale semble s'être

6. Larry Summers, « The Age of Secular Stagnation », *larrysummers.com*, 17 février 2016. <larrysummers.com/2016/02/17/the-age-of-secular-stagnation/>. Page consultée le 31 mai 2022.

épuisée⁷. La perte de confiance dans la démocratie, l'essor des idéologies antilibérales et une réceptivité croissante à l'autoritarisme (en particulier chez les jeunes) sont des phénomènes répandus dans les démocraties en émergence d'Europe orientale et dans celles, mieux ancrées, des États occidentaux. Des clivages extrêmes ont politisé pratiquement tous les enjeux, et les théories du complot se sont « métastasées » en un écosystème d'information parallèle, presque entièrement affranchi de la réalité.

Pendant ce temps, la facture d'un mode de vie fondé sur l'exploitation de la nature arrive enfin à échéance. Le réchauffement planétaire est à lui seul assez préoccupant, et il prend de l'ampleur beaucoup plus rapidement que prévu ; des régions entières de la Californie sont en passe de devenir quasi inhabitables. À ce problème s'ajoute une résistance de plus en plus marquée aux antibiotiques, crise que des experts qualifient d'« apocalypse antibiotique⁸ ». Phénomène encore plus terrifiant, la nature elle-même, plénitude bourdonnante et efflorescente que nous tenons pour acquise, semble en train de se vider

7. Alex Gray, « The Troubling Charts that Show Young People Losing Faith in Democracy », *World Economic Forum*. <weforum.org/agenda/2016/12/charts-that-show-young-people-losing-faith-in-democracy/>. Page consultée le 31 mai 2022.

8. Robin McKie, « "Antibiotic Apocalypse": Doctors Sound Alarm Over Drug Resistance », *The Guardian*, 8 octobre 2017. <www.theguardian.com/society/2017/oct/08/world-faces-antibiotic-apocalypse-says-chief-medical-officer>. Page consultée le 31 mai 2022.

de sa substance. Des insectes disparaissent⁹, tout comme d'autres espèces animales¹⁰. Et les océans débordent de plastique¹¹.

À tout cela s'ajoute le fait que les gens ont carrément arrêté de faire des enfants. Une étude publiée en 2020 par la revue *The Lancet* anticipe un «déclin ahurissant» de la fertilité dans le monde; on s'attend à ce que certains pays, dont l'Espagne et le Japon, voient leur population diminuer de *moitié* d'ici la fin du siècle¹².

Le lien entre développement économique et baisse du taux de natalité est largement reconnu – et essentiellement heureux, dans la mesure où il est presque toujours une conséquence directe de l'émancipation des femmes. La possibilité pour les femmes d'avoir des enfants à leurs propres conditions, avec qui elles le veulent et quand elles le veulent, constitue un progrès, quelle que soit

9. Gretchen Vogel, «Where Have All the Insects Gone?», *Science*, 10 mai 2017. <www.science.org/content/article/where-have-all-insects-gone>. Page consultée le 31 mai 2022.

10. Derrick Jensen, «Against Forgetting: Where Have All the Animals Gone? It's Hard to Fight for What you Don't Know You've Lost», *Slate*, 23 juillet 2013. <slate.com/technology/2013/07/decline-of-wildlife-in-america-where-have-all-the-animals-gone.html>. Page consultée le 31 mai 2022.

11. «We Depend on Plastic. Now We're Drowning in It», *National Geographic*, juin 2018. <nationalgeographic.com/magazine/2018/06/plastic-planet-waste-pollution-trash-crisis/>. Page consultée le 31 mai 2022.

12. James Gallagher, «Fertility Rate: "Jaw-Dropping" Global Crash in Children Being Born», *BBC News*, 15 juillet 2020. <bbc.com/news/health-53409521>. Page consultée le 31 mai 2022.

l'analyse qu'on en fait. Cependant, la diminution des taux de natalité dans les pays développés ne découle pas que de ce facteur. Avec l'abondance vient une multiplication des styles de vie possibles, que ce soit en matière de travail, de voyage, de divertissement ou d'amusement. De nombreux habitants des pays développés perçoivent les enfants davantage comme un éteignoir que comme une source d'épanouissement et de bonheur, et la présence d'un filet social solide fait en sorte que les parents vieillissants ont moins besoin de leurs enfants pour leur fournir des soins.

Un des aspects les plus paradoxaux du développement économique réside dans le fait que, pour les habitants des pays riches, avoir des enfants peut s'avérer extrêmement onéreux. Les enfants font augmenter les dépenses de logement et nécessitent d'avoir une plus grosse voiture. Ils coûtent cher à nourrir, à vêtir et à divertir. Le coût de plus en plus prohibitif de l'éducation, notamment au niveau postsecondaire, oblige les étudiants ou leurs parents à s'endetter de manière excessive. Tous ces facteurs expliquent pourquoi une des raisons les plus fréquemment invoquées par les femmes pour retarder la maternité ou ne pas faire d'enfants est le caractère trop dispendieux d'une telle entreprise¹³. Le paradoxe se résout de lui-même lorsque nous réalisons à

13. Nicolas DiDomizio, «11 Brutally Honest Reasons Millenials Don't Want Kids», *Mic*, 23 décembre 2019. <www.mic.com/life/11-brutally-honest-reasons-millenials-dont-want-kids-

quel point nous consacrons notre richesse à diverses formes de consommation compétitive, à la course à l'armement et à d'autres activités fondées sur des illusions. Nous sommes riches, mais nous dépensons notre argent au mauvais endroit.

Chose étrange, nous réagissons à toutes ces crises en nous désintéressant de l'avenir et en nous réfugiant dans le confort aux tons sépia du passé. Tel un insecte conservé dans l'ambre, notre culture s'est presque entièrement encapsulée dans la nostalgie. Que ce soit dans les livres, dans les films ou à la télévision, la culture populaire actuelle est en grande partie constituée de *remakes*, de remises au goût du jour ou de réinterprétations d'œuvres issues de temps révolus. Récemment, ce sont les années 1980 qui suscitent un vif intérêt (des séries télévisées comme *Stranger Things* ou *Halt or Catch Fire*, et des films comme *Wonder Woman 1984* et *It*, de Stephen King, en sont des exemples parmi des centaines), sans doute parce qu'il s'agit de la dernière décennie à s'être écoulée avant qu'Internet ne se généralise et n'avale tout.

La nostalgie a aussi gagné la sphère politique. S'incarnant notamment dans le Brexit et le mouvement «MAGA¹⁴» de Trump, le courant

19629045#:~:text=1.,people%20didn%E2%80%99t%20want%20%20kids>. Page consultée le 31 mai 2022.

14. Acronyme désignant l'expression chère à Trump: «*Make America great again*», laquelle peut se traduire par: «Rendre sa grandeur à l'Amérique».

populiste qui déferle aujourd'hui sur le monde occidental repose en grande partie sur le vague souvenir d'un passé où tout était plus simple et où les politiciens étaient plus sincères. Au lieu de faire preuve d'optimisme et de construire un avenir où nos enfants pourraient s'épanouir, nous nous cachons la tête dans le sable du passé pendant que le monde brûle.

Peut-être certaines (ou la totalité) de ces tendances sont-elles transitoires et s'inverseront-elles par elles-mêmes. Ou peut-être nos craintes sont-elles pour la plupart exagérées et trouverons-nous des solutions à celles qui ne le sont pas. Les humains sont des êtres intelligents et innovateurs, après tout. Mais qu'advierait-il si ce n'était pas le cas ? Ou si la liste de maux dressée ci-dessus était incomplète et que nous ignorions, minimisions ou étions incapables de percevoir des dizaines, voire des centaines de tendances et de phénomènes similaires ?

L'intrigue du roman de William Gibson intitulé *Périphériques* alterne entre une petite ville rurale des États-Unis dans un avenir proche et le Londres du début du ^{xxi}e siècle. Entre ces deux moments a eu lieu le jackpot, événement dystopique décrit sommairement qui a éliminé des milliards d'êtres humains. La civilisation en est sortie plus ou moins intacte et a maintenu son haut niveau de

développement technologique. Le problème, c'est qu'il y a moins de nature, moins de gens, moins de tout.

Le jackpot se déroule entièrement en coulisse. Gibson n'en révèle pas les détails, qu'il laisse à l'imagination du lecteur. Le texte indique cependant que ledit jackpot n'a pas pris la forme d'un événement majeur unique : « Il n'y avait pas de comète écrasée ni de véritable guerre nucléaire », dit un des personnages. « Mais tout le reste à la fois, ajouté au changement climatique : sécheresses, pénuries d'eau, pertes de récoltes [...] et apparition de maladies qui ne représentaient pas tout à fait la vaste pandémie attendue, mais suffisamment importante pour marquer l'Histoire¹⁵. »

Ainsi, le jackpot n'est pas un événement, mais un processus. C'est la mondialisation, le réchauffement planétaire, les pandémies, l'utilisation de pesticides, la surpêche, le suremballage, les médias sociaux, les clivages politiques, et tout le reste... Dans divers entretiens et commentaires, Gibson a qualifié le jackpot de naufrage civilisationnel étalé sur au moins un siècle. Par-dessus tout, le jackpot découle du fait que les humains agissent comme des humains dans le contexte de la modernité.

Selon Gibson, notre lent déclin est l'aboutissement inévitable de la logique inhérente à notre mode de vie. Dans une perspective à long terme, la

15. William Gibson, *Périphériques*, traduit de l'anglais (Canada) par Laurent Queyssi, Vauvert, Au diable Vauvert, 2020, p. 404.

présidence de Trump mérite à peine d'être qualifiée d'événement. L'auteur défend explicitement la même thèse dans *Agency*, sorte de suite à *Périphériques* qui se déroule dans un temps parallèle, appelé « fragment », où Hillary Clinton a remporté l'élection présidentielle de 2016¹⁶. Bien que la présidente Clinton fictive soit plus compétente que le président Trump réel (l'intrigue du roman est conduite par l'imminence d'un échange de tirs nucléaires en Turquie que Clinton parvient à empêcher), Gibson précise que cela n'aura aucun impact sur l'avenir à long terme du « fragment ». Le jackpot est à nos portes, et la politique partisane ne peut rien y faire.

Ce livre se veut en quelque sorte une tentative d'explication du jackpot de Gibson. Il soutient que les tendances des dernières décennies présentent les caractéristiques du déclin : un équilibre ponctué de perturbations et de rétablissements dans lequel chaque nouvelle perturbation est un peu plus grave que la précédente, et chaque rétablissement, un peu moins durable. On est loin du grand cataclysme auquel Hollywood nous a habitués. Ni tremblement de terre dévastateur, ni astéroïde s'écrasant sur la Terre, ni explosion de la Lune, ni débarquement d'extraterrestres. Le déclin est fait d'un ensemble de petites choses qui s'additionnent les unes aux autres : réchauffement de la planète, pollution des océans, dégénérescence des institutions politiques,

16. William Gibson, *Agency*, traduit de l'anglais (Canada) par Laurent Queyssi, Vauvert, Au diable Vauvert, 2021.

stagnation de l'économie... Et le grand filet de sécurité hérité des Lumières, celui de la science, de la raison et du progrès, sur lequel nous avons pu compter pendant des siècles pour affronter les problèmes et les résoudre, semble s'être rompu.

En fait, l'argument principal du présent essai sous-tend que nous sommes en déclin précisément parce que nous nous heurtons aux limites de la raison et de notre capacité à faire face à nos problèmes. Malgré toutes ses commodités, tous ses plaisirs et tous ses attraits, la modernité s'est avérée être sa propre pire ennemie, et la longue période de croissance et de stabilité que nous croyions « normale », une anomalie. L'humanité est dans de beaux draps ; si l'heure de l'apocalypse n'a pas sonné, il se pourrait bien que ce soit le début de la fin.

Mais reprenons du début : pour parler de déclin, il faut d'abord voir ce qu'il est advenu du progrès.